

<https://ricochets.cc/Adapter-le-capitalisme-aux-contraintes-ecologiques-ou-vraiment-faire-autre-chose.html>



Adapter le capitalisme aux contraintes écologiques, ou vraiment faire autre chose ?

- Les Articles -

Date de mise en ligne : jeudi 5 mars 2020

Copyright © Ricochets - Tous droits réservés

Deux textes à méditer en ces temps d'élections municipales, où par conformisme et frilosité, [la quasi-totalité des programmes électoraux se contentent de Â« verdir Â» légèrement le système écocidaire en place](#) (le pire, c'est que l'étude compare les programmes des candidats à des mesures elles-mêmes déjà peu radicales et insuffisantes..., c'est dire à quel point on est loin d'une salvatrice bifurcation).

Un texte rédigé en 1974 ! André Gorz, visionnaire, une fois encore :

LEUR ÉCOLOGIE ET LA NÔTRE

Évoquer l'écologie, c'est comme parler du suffrage universel et du repos du dimanche : dans un premier temps, tous les bourgeois et tous les partisans de l'ordre vous disent que vous voulez leur ruine, le triomphe de l'anarchie et de l'obscurantisme. Puis, dans un deuxième temps, quand la force des choses et la pression populaire deviennent irrésistibles, on vous accorde ce qu'on vous refusait hier et, fondamentalement, rien ne change.

La prise en compte des exigences écologiques conserve beaucoup d'adversaires dans le patronat. Mais elle a déjà assez de partisans capitalistes pour que son acceptation par les puissances d'argent devienne une probabilité sérieuse. Alors mieux vaut, dès à présent, ne pas jouer à cache-cache : **la lutte écologique n'est pas une fin en soi, c'est une étape. Elle peut créer des difficultés au capitalisme et l'obliger à changer ; mais quand, après avoir longtemps résisté par la force et la ruse, il cédera finalement parce que l'impasse écologique sera devenue inéluctable, il intégrera cette contrainte comme il a intégré toutes les autres.**

Un capitalisme qui s'accommode des contraintes écologiques ou une révolution économique, sociale et culturelle qui abolit les contraintes du capitalisme

C'est pourquoi il faut d'emblée poser la question franchement : que voulons-nous ? Un capitalisme qui s'accommode des contraintes écologiques ou une révolution économique, sociale et culturelle qui abolit les contraintes du capitalisme et, par là même, instaure un nouveau rapport des hommes à la collectivité, à leur environnement et à la nature ? Réforme ou révolution ?

Ne répondez surtout pas que cette question est secondaire et que l'important, c'est de ne pas saloper la planète au point qu'elle devienne inhabitable. Car la survie non plus n'est pas une fin en soi : vaut-il la peine de survivre [comme se le demande Ivan Illich], dans « un monde transformé en hôpital planétaire, en école planétaire, en prison planétaire et où la tâche principale des ingénieurs de l'âme sera de fabriquer des hommes adaptés à cette condition » ? (...)

prévoir comment le capitalisme sera affecté et changé par les contraintes écologiques, que de croire que celles-ci provoqueront sa disparition

Il vaut mieux tenter de définir, dès le départ, pour quoi on lutte et pas seulement contre quoi. Et il vaut mieux essayer de prévoir comment le capitalisme sera affecté et changé par les contraintes écologiques, que de croire que celles-ci provoqueront sa disparition, sans plus.

Mais d'abord, qu'est-ce, en termes économiques, qu'une contrainte écologique ? Prenez par exemple les gigantesques complexes chimiques de la vallée du Rhin, à Ludwigshafen (BASF), à Leverkusen (Bayer) ou Rotterdam (Akzo). Chaque complexe combine les facteurs suivants :

Adapter le capitalisme aux contraintes écologiques, ou vraiment faire autre chose ?

â€” des ressources naturelles (air, eau, minéraux) qui passaient jusqu'ici pour gratuites parce qu'elles n'avaient pas à être reproduites (remplacées) ;

â€” des moyens de production (machines, bâtiments), qui sont du capital immobilisé, qui s'usent et dont il faut donc assurer le remplacement (la reproduction), de préférence par des moyens plus puissants et plus efficaces, donnant à la firme un avantage sur ses concurrents ;

â€” de la force de travail humaine qui, elle aussi, demande à être reproduite (il faut nourrir, soigner, loger, éduquer les travailleurs).

En économie capitaliste, la combinaison de ces facteurs, au sein du processus de production, a pour but dominant le maximum de profit possible (ce qui, pour une firme soucieuse de son avenir, signifie aussi : le maximum de puissance, donc d'investissements, de présence sur le marché mondial). La recherche de ce but retentit profondément sur la façon dont les différents facteurs sont combinés et sur l'importance relative qui est donnée à chacun d'eux.

La firme, par exemple, ne se demande jamais comment faire pour que le travail soit le plus plaisant, pour que l'usine ménage au mieux les équilibres naturels et l'espace de vie des gens, pour que ses produits servent les fins que se donnent les communautés humaines. (...)

Mais voici que, dans la vallée du Rhin notamment, l'entassement humain, la pollution de l'air et de l'eau ont atteint un degré tel que l'industrie chimique, pour continuer de croître ou même seulement de fonctionner, se voit obligée de filtrer ses fumées et ses effluents, c'est-à-dire de reproduire des conditions et des ressources qui, jusqu'ici, passaient pour « naturelles » et gratuites. Cette nécessité de reproduire l'environnement va avoir des incidences évidentes : il faut investir dans la dépollution, donc accroître la masse des capitaux immobilisés ; il faut ensuite assurer l'amortissement (la reproduction) des installations d'épuration ; et le produit de celles-ci (la propreté relative de l'air et de l'eau) ne peut être vendu avec profit.

Il y a, en somme, augmentation simultanée du poids du capital investi (de la « composition organique »), du coût de reproduction de celui-ci et des coûts de production, sans augmentation correspondante des ventes. Par conséquent, de deux choses l'une : ou bien le taux de profit baisse, ou bien le prix des produits augmente. La firme cherchera évidemment à relever ses prix de vente. Mais elle ne s'en tirera pas aussi facilement : toutes les autres firmes polluantes (cimenteries, métallurgie, sidérurgie, etc.) chercheront, elles aussi, à faire payer leurs produits plus cher par le consommateur final. La prise en compte des exigences écologiques aura finalement cette conséquence : les prix tendront à augmenter plus vite que les salaires réels, le pouvoir d'achat populaire sera donc comprimé et tout se passera comme si le coût de la dépollution était prélevé sur les ressources dont disposent les gens pour acheter des marchandises.

La production de celles-ci tendra donc à stagner ou à baisser ; les tendances à la récession ou à la crise s'en trouveront aggravées. Et ce recul de la croissance et de la production qui, dans un autre système, aurait pu être un bien (moins de voitures, moins de bruit, plus d'air, des journées de travail plus courtes, etc.), aura des effets entièrement négatifs : les productions polluantes deviendront des biens de luxe, inaccessibles à la masse, sans cesser d'être à la portée des privilégiés ; les inégalités se creuseront ; les pauvres deviendront relativement plus pauvres et les riches plus riches.

La prise en compte des coûts écologiques aura, en somme, les mêmes effets sociaux et économiques que la crise pétrolière. Et le capitalisme, loin de succomber à la crise, la gèrera comme il l'a toujours fait : des groupes financiers bien placés profiteront des difficultés de groupes rivaux pour les absorber à bas prix et étendre leur mainmise sur l'économie. Le pouvoir central renforcera son contrôle sur la société : des

technocrates calculeront des normes « optimales » de dépollution et de production, édicteront des réglementations, étendront les domaines de « vie programmée » et le champ d'activité des appareils de répression. (...)

dans le cadre de l'actuelle société fondée sur l'inégalité, le privilège et la recherche du profit, la non-croissance ou la croissance négative peuvent seulement signifier stagnation, chômage...

Direz-vous que rien de tout cela n'est inévitable ? Sans doute. Mais **c'est bien ainsi que les choses risquent de se passer si le capitalisme est contraint de prendre en compte les coûts écologiques sans qu'une attaque politique, lancée à tous les niveaux, lui arrache la maîtrise des opérations et lui oppose un tout autre projet de société et de civilisation.** Car les partisans de la croissance ont raison sur un point au moins : **dans le cadre de l'actuelle société et de l'actuel modèle de consommation, fondés sur l'inégalité, le privilège et la recherche du profit, la non-croissance ou la croissance négative peuvent seulement signifier stagnation, chômage, accroissement de l'écart qui sépare riches et pauvres. Dans le cadre de l'actuel mode de production, il n'est pas possible de limiter ou de bloquer la croissance tout en répartissant plus équitablement les biens disponibles.**

Tant qu'on raisonnera dans les limites de cette civilisation inégalitaire, la croissance apparaîtra à la masse des gens comme la promesse à€” pourtant entièrement illusoire à€” qu'ils cesseront un jour d'être « sous-privilegiés », et la non-croissance comme leur condamnation à la médiocrité sans espoir. Aussi n'est-ce pas tant à la croissance qu'il faut s'attaquer qu'à la mystification qu'elle entretient, à la dynamique des besoins croissants et toujours frustrés sur laquelle elle repose, à la compétition qu'elle organise en incitant les individus à vouloir, chacun, se hisser « au-dessus » des autres. La devise de cette société pourrait être : Ce qui est bon pour tous ne vaut rien. Tu ne seras respectable que si tu as « mieux » que les autres.

Or c'est l'inverse qu'il faut affirmer pour rompre avec l'idéologie de la croissance : **Seul est digne de toi ce qui est bon pour tous. Seul mérite d'être produit ce qui ne privilégie ni n'abaisse personne. Nous pouvons être plus heureux avec moins d'opulence, car dans une société sans privilège, il n'y a pas de pauvres.**

Par André Gorz, avril 1974

NOTE : autre argument pour vouloir cesser la domination capitaliste : si on laisse le capitalisme aller au bout de sa logique (qu'il soit "verdit" ou pas) il conduira à une planète à peu près inhabitable (sans résilience possible) du fait des catastrophes climatiques et des destructions écologiques qu'il engendre inévitablement.

- ▶ Et voici un [texte de Nicolas Casaux](#), écologiste radical membre de [Deep Green Resistance](#) :



Faire muter le capitalisme face aux contraintes écologiques, ou faire autre chose ?

Que voulons-nous ? Que voulez-vous ?

Et donc, pour le youtubeur Vincent Verzat ("Partager c'est sympa"), éco-vidéactiviste, « être écolo aujourd'hui, c'est penser la rupture, prévoir la résilience de nos villes dans un monde qui s'effondre ».

C'est sans doute également, à peu près, la définition de l'écologie d'un Bill McKibben, de Cyril Dion, Naomi Klein, Rob Hopkins, mais c'est aussi celle (mais sans la notion d'effondrement, ou en la remplaçant par celle du dérèglement climatique) d'un Pascal Canfin, de Macron, de Borne, etc.

L'écologisme comme courant visant à assurer l'avenir des villes. Cette définition nouvelle et étrange de l'écologie est très éloignée de la définition commune qui en fait (ou en faisait) un courant « ayant pour objectif la protection de la nature et de l'environnement ». Cela dit, cette affirmation de Vincent Verzat confirme assez explicitement la remarque de Mark Boyle (tirée de son texte intitulé « L'écologisme se souciait de préserver le monde naturel à€” ce n'est plus le cas ») :

« La plupart d'entre nous sommes moins dérangés par l'idée de vivre dans un monde sans martres des pins, sans abeilles mellifères, sans loutres et sans loups qu'à l'idée de vivre dans un monde sans médias sociaux, sans cappuccinos, sans vols économiques et sans lave-vaisselle. Même l'écologisme, qui a un temps été motivé par l'amour du monde naturel, semble désormais plus concerné par la recherche de procédés un peu moins destructeurs qui permettraient à une civilisation surpriviliégiée de continuer à surfer sur internet, à acheter des ordinateurs portables et des tapis de yoga, que par la protection de la vie sauvage. »

Savoir ce qu'on veut, c'est la base. L'objectif de l'écologisme de Cyril Dion, par exemple, est « de conserver le meilleur de ce que la civilisation nous a permis de développer (la chirurgie, la recherche scientifique, la mobilité, la capacité de communiquer avec l'ensemble de la planète, une certaine sécurité) et de préserver au mieux le monde naturel. » Là aussi, les choses sont claires : d'abord, préserver le meilleur de la civilisation : la technologie (internet, chirurgie, transports à grande vitesse, etc.). Préserver la civilisation (les villes). Ensuite, si possible (« au mieux »), préserver quelques géraniums et quelques pandas.

Que voulons-nous ? Que voulez-vous ? (Personnellement, je voudrais que la destruction du monde prenne fin, que la vie sur Terre recommence à prospérer, et que les êtres humains puissent vivre libres. Et vu que le monde est détruit par la civilisation, et qu'elle n'a aucun avenir, et qu'elle est un enfer, c'est d'elle dont il s'agirait de se débarrasser. Comme le formule Derrick Jensen : « Je sais ce que je veux. Je veux vivre dans un monde où il y aurait davantage de saumons sauvages chaque année, davantage d'oiseaux migrateurs chaque année, davantage de forêts anciennes chaque année ; dans un monde où, chaque année, il y aurait moins de dioxine dans le lait maternel des mères [humaines ou non], dans un monde avec davantage de tigres, de grizzlys, de singes et d'espadons chaque année. »)

Post-scriptum :

Désintoxiquons-nous pour de bon des mythes criminels et suicidaires de la croissance verte et du développement durable, quelques articles

- [La transition anti-écologique : comment l'écologie capitaliste aggrave la situation](#) (par Nicolas Casaux)
- [Capitalisme vert, économie circulaire et développement durable = accélération des désastres](#) - La destruction et la consommation de tout sont intrinsèques au système en place, le repeindre ou modifier quelques rouages ne change rien
- [Les Illusions renouvelables Énergie et pouvoir](#) - Énergie et pouvoir : une histoire
- [Philippe Bihoux : « le mensonge de la croissance verte »](#)
- [Aujourd'hui il y a deux écologies, incompatibles](#) - L'une entend libérer la Terre de sa dévoration capitaliste. L'autre écologie, gouvernementale, accentue le contrôle social et poursuit l'accélération de la catastrophe
- [Capitalisme vert : ils détruisent le monde en prétendant le sauver](#)
- [L'écologie médiatique des médias de masse et des ONG poursuit les illusions et le désastre](#) - Décarboner l'économie ne réglera pas grand chose - S'allier aux structures destructrices aide à les faire durer
- [Grâce à mes choix de consommation et au boycott, je participe à la lutte contre le système et à la création d'un monde plus juste ?](#)
- [Écologie médiatique extrémiste ou écologie radicale ?](#) - Mais que proposez-vous donc au lieu de critiquer « tout le monde » ???
- [De Paul Hawken à Isabelle Delannoy : les nouveaux promoteurs de la destruction « durable »](#) (par Nicolas Casaux)
- [Pour 2019, Macron souhaite une « écologie industrielle », mais pas nous](#) - « Le but premier de l'écologie industrielle n'est paradoxalement pas l'écologie : ce qui est en jeu ici, c'est bien l'idée de perpétuer coûte que coûte un système économique non viable et une production toujours plus grande. »
- [Decroissantisme, une économie de la sobriété](#) - la sortie de la pauvreté dans les pays riches est une question de justice sociale et non de croissance économique